

De la distinction au stigmat **Matonge** Un quartier congolais à Bruxelles

Sarah Demart

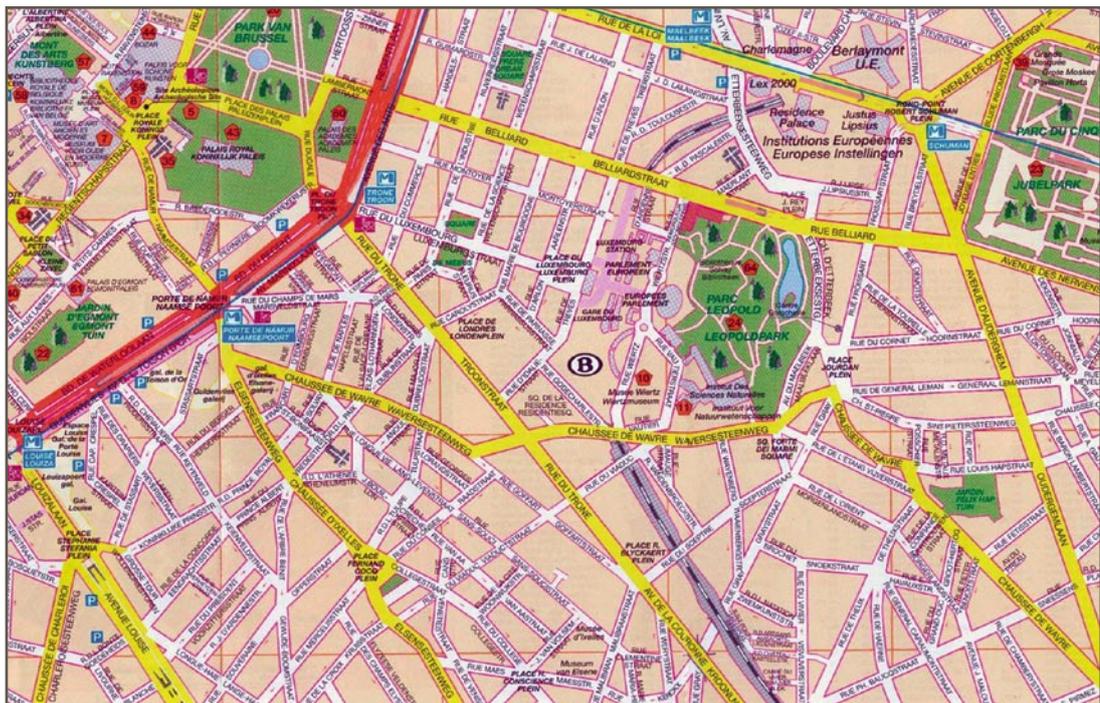
Jusqu'à la fin des années '50, la présence congolaise en Belgique est relativement limitée. Hormis quelques domestiques ayant suivi leurs maîtres comme le Vieux Léon, des engagés volontaires lors des deux guerres mondiales comme Paul Panda Farnana, ou encore des métis, enfants de colons placés dans des foyers, aucune "communauté" congolaise n'est identifiable. En 1947, l'Institut national de Statistiques recense dix Congolais en Belgique. Avec l'Exposition universelle de 1958, de nombreux Congolais venant de chacune des régions de la colonie, vont se rendre à Bruxelles. Mais ce n'est qu'à partir de l'indépendance, en juin 1960, qu'une présence collective deviendra visible.

Les formes d'investissement de l'espace social et territorial de la Belgique par les Congolais, au lendemain de la colonisation, ne correspondent en rien aux catégorisations actuelles de l'immigration. C'est seulement à la fin des années '80, que l'on pourra parler d'une immigration économique. Or, dès les années '60,

les Congolais commencent à venir en Belgique dans un cadre étudiant, diplomatique, "touristique" ou commerçant. De façon progressive, un territoire dans la Ville de Bruxelles va être investi par les Congolais, résidents ou en transit, autour de quelques points de concentration.

Plusieurs lieux dans la capitale belge permettaient aux Congolais de se retrouver (gare du Midi, Saint-Josse-ten-Noode ...), mais c'est à proximité de la porte de Namur, de l'Ambassade du Congo et sur la ligne de bus conduisant à l'Université Libre de Bruxelles (ULB), que va se constituer un territoire nommé Matonge. Matonge est le nom d'un quartier très animé de Kinshasa (capitale de la République démocratique du Congo¹), où "l'ambiance" bat son plein de jour comme de nuit. Le Petit Matonge de Bruxelles naît dans les années '70, dans la commune d'Ixelles. Il se constitue autour de trois points de concentration des Africains : un centre d'accueil et d'hébergement appelé la Maison africaine, situé rue Alsace-Lorraine;

¹ En 1997, lorsque le nationaliste L.-D. Kabila prend le pouvoir, il opère un certain nombre de changements politiques et culturels destinés à rompre avec le régime du maréchal Mobutu Sese Seko et la politique de l'authenticité. C'est ainsi que le Zaïre redevient le Congo.



Le quartier Matonge à Bruxelles. Il tient son nom d'un quartier très animé de Kinshasa où "l'ambiance" bat son plein de jour comme de nuit.

une boîte de nuit, Le Mambo, chaussée de Wavre; une galerie marchande, les galeries d'Ixelles (entre les chaussées d'Ixelles et de Wavre, et entre cette dernière et la porte de Namur). Si la "griffe" de ce quartier chic et animé est congolaise, d'autres nationalités sont toutefois repérables dès son émergence. Ainsi, dans les établissements commerciaux, quelques Belges, Haïtiens, Guinéens ou encore un Capverdien sont présents à un moment donné dans l'histoire de ce quartier, qui devient une véritable mosaïque dans les années '90, lorsque Pakistanais, Libanais, Rwandais, Sénégalais, Camerounais ou encore Latino-américains investissent l'espace marchand.

Lieu de rencontre et de commerce, Matonge est à son origine un lieu de passage et de festivités pour des Congolais qui viennent d'ailleurs : qu'il s'agisse d'autres communes bruxelloises, d'autres villes de Belgique ou d'Europe ou encore du Congo. C'est la particularité de ce quartier dans Bruxelles. Lieu incontournable des festivités congolaises, il est fréquenté par les étudiants de l'ULB ou de Liège, par des diplomates africains, par des hommes d'affaires, des femmes commerçantes et en permanence par des "touristes" fortunés : *l'argent circule, les visas circulent et les gens circulent.*

La constitution du Matonge bruxellois

En 1960, Monique Vanderstraeten-Wayez, dont le frère est missionnaire en Afrique, crée la Maison africaine (asbl) d'abord à Bruxelles, puis à Charleroi, Liège et Anvers. Dans la capitale, la *Maisaf* comme on l'appelle, déménagera trois fois en raison du nombre croissant d'étudiants. D'une capacité d'environ cinquante personnes en 1960 à Saint-Josse, elle accueille depuis 1969, rue Alsace-Lorraine, près de cent résidents. Pour une somme modique, elle offre le gîte et le couvert mais aussi un espace social et culturel. Les étudiants peuvent se retrouver dans la salle collective (musique, télévision ...), organiser des conférences thématiques dans une salle prévue à

cet effet ou encore inviter des orchestres et organiser des fêtes. Dans les années '70, les Maisons africaines de Charleroi, Liège et Anvers ferment à cause de restrictions budgétaires de l'État. Seule la *Maisaf* de Bruxelles reste ouverte, rachetée par les présidents Mobutu (République démocratique du Congo, ex-Zaïre) et Houphouët Boigny (Côte d'Ivoire) qui en feront don à la directrice.

À cette époque, lorsqu'ils désirent prendre un verre, les étudiants congolais se rendent chez *Mamine*, une Belge qui tient un établissement rue Keyenveld, mais c'est surtout dans la rue de Stassart – qui abritait dans les années '50, l'Union des Femmes coloniales –, que se trouvent les vrais lieux de divertissement, avec les premiers cafés et dancing africains de Bruxelles. Le Black and White tenu par un Belge, les Anges Noirs tenu par un Capverdien sénégalais et le Banning tenu par deux métis congolais, déjà ouvert avant l'indépendance et que Mobutu, alors étudiant stagiaire en journalisme, fréquentait de manière assidue. À l'indépendance, le Banning perd son principal dirigeant, noyé dans le canal de Charleroi.

Anderlecht a aussi été pendant un temps investie par les Congolais jusqu'à l'explosion suspecte du café Wangata tenu par le métis congolais Willy, ancien commissaire au Congo. Effrayée, la clientèle congolaise déserte petit à petit les autres établissements du quartier.

Du côté de la porte de Namur, à quelques rues de la *Maisaf* se dessinent, dès 1968, les prémices de Matonge, avec la reprise de la boîte de nuit la Marie Galante – située chaussée de Wavre – par un ancien employé des Anges Noirs, Kat Kadio. En 1970, il remet son commerce au Guinéen Conté Mamaduba, alors portier à Cocodi. Ce dernier le rebaptise Le Mambo, les employés sont exclusivement congolais. En 1972, décidé à retourner en Guinée Conakry, il remet Le Mambo au Congolais Henri Kadiebwe, alors un de ses employés. Henri Hockins Kadiebwe est

arrivé en Belgique, en 1958, à l'âge de 14 ans. Il poursuit ses études secondaires dans le Hainaut, puis entame des études universitaires à Bruxelles, tout en dirigeant la *Maisaf* de Liège de 1964 à 1968, après avoir été le suppléant de *Madame Monique* à Bruxelles. Il interrompt précocement ses études, suite à la suppression de sa bourse d'études par l'État zaïrois et rachète Le Mambo qu'il dirigera pendant 17 ans avec son épouse belge Madeleine D'Hoerane. L'établissement deviendra une référence sans équivalent en Europe pour les Congolais résidant à Bruxelles et les diplomates africains.

Deux ou trois années après l'ouverture du Mambo, un autre point de concentration se constitue dans la galerie d'Ixelles. Les galeries chics d'Ixelles vont commencer à être désinvesties par les commerçants belges au profit des galeries de la Toison d'or, qui viennent d'être inaugurées. C'est alors que *Papa Jean* (Lubanda), dont le beau-père Jean Médard avait ouvert dans la galerie un magasin de pagnes peu rentable, transforme le commerce en un petit café, le *nganda* Matonge². On y trouve de la bière congolaise, la Primus ou la Skol, ainsi qu'une petite restauration typique. À partir de ce moment, on parle de Matonge pour désigner cet espace dans la ville, qui sera par la suite identifié comme le quartier congolais de Bruxelles.

Matonge, un quartier "select"

Les commerçants belges quittent la galerie à l'exception de quelques uns. Les commerces congolais font de très bonnes affaires : la galerie est de plus en plus louée par des commerçants, et surtout par des commerçantes congolaises. Sur la chaussée de Wavre, Aziza ouvre un petit café à la sortie des galeries. Puis s'installent des salons de coiffure, des salons de beauté pour "peau foncée", des boutiques de sous-vêtements chics, de prêt-à-porter ou

de pagnes. D'autres cafés et *ngandas* viennent composer ce nouveau paysage commercial. Les rues avoisinantes sont aussi investies, au-delà même de l'actuelle délimitation de Matonge : citons par exemple, les restaurants La Cabane, place de Matonge; Inzia, place Fernand Coq; Kin in, rue de la Tulipe; ou le Karis, rue du Trône. *C'était la belle époque, c'était classe, quand on allait dans les galeries, c'était un peu comme quand on allait au théâtre, on n'y allait pas n'importe comment* se souvient Nicole, qui a créé le premier salon de coiffure, il y a plus de trente ans :

Je me rappelle que ma belle-mère qui est belge et qui venait régulièrement, me disait toujours "c'est incroyable comme les Congolais savent s'habiller". Parce que les Congolais marient le vêtement à la chaussure, et puis au sac à main, à la chaussette, à tout ! Elle venait rien que pour regarder comment les gens s'habillaient.

À Matonge, on vient aussi *pour voir et pour être vu*, sorte de jeu théâtral où la "sape"³ offre au regard une expression de la modernité urbaine kinoise⁴ dans un contexte postindépendance et postcolonial, où se redéfinissent les marqueurs de distinction et d'entre soi. Ainsi, Chez Nicole, on découvre par exemple les coiffures dernier cri, rapportées tout droit des États-Unis où elle effectua plusieurs stages : la coupe Michael Jackson, la permanente américaine, des tissages alors méconnus ou les coupes plateau de Carl Lewis, et bien sûr les produits ou les soins alors introuvables en Europe (casques à vapeur...). Pendant ce temps, Le Mambo anime les nuits bruxelloises au son de la rumba congolaise, faisant découvrir aux Belges la musique africaine et aux Congolais les derniers tubes, sortis le matin même à Kinshasa. Haut lieu des réjouissances congolaises, il est fréquenté par une population huppée. À la clientèle estudiantine se greffe rapidement celle des hôtes d'Air Zaïre

² Le nganda est un bar-restaurant, plus souvent tenu par des femmes.

³ Le terme de "sape", est à l'origine un sigle, la Société des Ambianceurs et Personnes élégantes, qui décrit l'apparence et le voyage qui font le sapeur.

⁴ Dont Bogumil Jewsiewicki donne une analyse dans son ouvrage sur la peinture urbaine congolaise.

Le patron du Mambo, Henri Kadiebwe, en 1974-1975 aux côtés d'Aka Médard, responsable de la Sécurité extérieure pour le Benelux. À cette époque, l'établissement est un lieu incontournable pour les Congolais résidant à Bruxelles ainsi que pour les diplomates africains de passage dans la capitale.

Au centre, le responsable de la Sécurité extérieure pour le Benelux, en 1974-1975, entouré de membres de sa famille, des Belgicains, comme sont appelés les Congolais vivant en Belgique.



(la compagnie nationale du Zaïre-RD Congo), des diplomates, des artistes, des hommes d'affaires et des hommes politiques congolais, mais aussi belges.

Lorsqu'on parle de "monument" à l'égard du Mambo, on fait référence à une époque et à un univers difficilement imaginables au temps de l'immigration, dans les années '90. Chanté par plusieurs stars de la musique congolaise, telles Franco Luambo, Mayaula ou encore Johnny Bokelo, *Henri du Mambo* voit alors défiler des grands noms de la politique congolaise qui dépensent sans compter souvent plusieurs dizaines de milliers de francs belges en une seule soirée. Plus d'une fois, Le Mambo est réservé à un diplomate, un ministre ou fils du Président, qui peut dépenser ou plutôt exactement "flamber" 300 000 francs belges (7 500 euros) si ce n'est plus, afin de festoyer en privé, le temps d'une nuit ou d'un week-end. Air Zaïre a cinq vols par semaine, toujours remplis de fonctionnaires, d'hommes politiques et de commerçants congolais. Henri ajoute : *les mobutistes m'appelaient le matin de "Kin", pour me dire qu'ils seraient là le soir et passeraient le week-end à Bruxelles*, la plupart des dignitaires du régime ayant acheté cash des maisons secondaires notamment à Uccle, Waterloo ou Rhode-Saint-Genèse. De façon cocasse, ce patron, lumumbiste de la première heure, condamné à mort par contumace en 1978 par Mobutu⁵, est devenu le confident de ces clients mobutistes qui firent du Mambo leur établissement attitré. Mais le bruit et les voitures d'un luxe insolent stationnant devant Le Mambo, furent aussi souvent, pour ne pas dire régulièrement, l'objet de visites et descentes policières, qui auraient abouti à une fermeture de l'établissement, en l'absence des clients belges, dont les fonctions permirent à plusieurs reprises, de mettre un frein à la brutalité des "contrôles de routine".

Matonge à l'heure de l'immigration

Les années '80, qui sont celles du début de la crise socioéconomique au Zaïre générée par la gouvernance mobutiste (1965-1997)⁶, mettent sur les routes de l'exil les Congolais(es) par dizaine de milliers. Les grands pillages militaires de septembre 1991 et de janvier 1993 marquent un tournant radical. Accentuée par la guerre d'agression burundo-ougandorwandaise, cette "crise" prend une nouvelle tournure à partir de 1996. On compte, à ce jour, 5 400 000 morts et des milliers de femmes violées dont la plupart sont contaminées



Ma Nicole, qui ne possède de plus qu'un petit salon dans les galeries sur un sixième de l'espace qu'il occupait jadis, a désormais ouvert chaussée de Wavre un nouveau salon, Xtensions (Photo : Sarah Demart).

par le virus du sida, selon les sources de l'International Rescue Committee. Une toute autre forme de présence congolaise se développe alors en Belgique, avec des réfugiés dits politiques, ou plutôt économiques. On évalue entre 500 000 et 1 000 000 le nombre de Congolais à l'étranger, dont environ 20 000 en Belgique si l'on prend en compte les personnes en situation d'irrégularité.

Le standing des galeries Matonge se dégrade petit à petit et le pouvoir d'achat chute. Commence à se poser, en outre, le problème d'une jeunesse issue de l'immigration désœuvrée, zonant et dealant dans la galerie, puis dans la rue Longue Vie que les Congolais rebaptisent *le couloir de la mort*. Les commerçants, qui veulent garder leur clientèle haut de gamme, sortent de la galerie. Plusieurs se déplacent chaussée de Wavre, rue de Dublin ou rue de

⁵ Il s'agit du procès Kalume qui a mis en cause une quarantaine d'officiers et des civils. Une quinzaine de personnes ont été exécutées, accusées d'avoir fomenté un coup d'État contre le président Mobutu.

⁶ L'extravagance des dépenses faites à Matonge offre une illustration éclatante à l'échelle microscopique de la gestion mobutiste du bien public.



Le Carrefour, situé rue de Dublin, tenu par l'ancien patron du Mambo et son épouse Mère Hono (Photo : Sarah Demart).



Les galeries d'Ixelles en cours de rénovation, février 2008.

⁷ Cette mesure, unique dans l'espace de la ville, ne satisfait pas tous les commerçants, certains y voyant un traitement particulier et "inégal"

Le quartier Matonge s'est de nos jours déplacé, pourtant l'arrêt de bus situé chaussée d'Ixelles, indique encore Matonge-Porte de Namur.

la Paix, d'autres ferment. Le nom de Matonge n'est plus porteur, désormais associé à l'image négative véhiculée par les médias qui montrent régulièrement un quartier ravagé par la délinquance "noire" et juvénile. En 2001, un jeune d'origine africaine présumé dealer, *Fofolo*, est abattu après une poursuite par la police d'Ixelles alors qu'il n'est pas armé. Cet événement crée des émeutes et interpelle les pouvoirs publics qui préconisent dorénavant une approche "préventive". La "cellule Matonge", bureau de police de proximité, est installée dans la galerie. Elle incite les commerces à se constituer en association et à faire des propositions, qui porteront sur la sécurisation et la revalorisation des lieux. En 2002, un jeune Congolais, venant des États-Unis, est tué dans la galerie par une bande de jeunes congolais belges. Le bourgmestre signe alors un arrêté qui impose la fermeture de la galerie par des grilles et l'installation d'un système de vidéosurveillance⁷. Les associations locales comme les *Ba yayas* (les aînés) développent en amont une prévention auprès des jeunes, sorte d'interface entre les "jeunes issus de l'immigration" et la police.

Conclusion

Si des mesures sont prises par les pouvoirs publics pour *sécuriser Matonge*, et par les acteurs associatifs pour *réinventer Matonge* sur un mode multiculturel, il n'en demeure pas moins une image stigmatisante. Les commerces des rues avoisinantes refusent d'être associés à Matonge, qui ne regroupe plus que les galeries d'Ixelles, la chaussée de Wavre, la rue Longue Vie, la rue Alsace-Lorraine, une partie de la rue de la Paix et la rue de Dublin. Et pourtant, l'arrêt de bus situé chaussée d'Ixelles, indique *Matonge-Porte de Namur*. Dans cette évolution territoriale et sociale, deux dynamiques s'opposent : celle de la volonté de "gentrification" de ces quelques rues, situées entre la porte Louise et les Communautés européennes, et celle d'un multiculturalisme encore à élaborer pour que Matonge redevienne attractif, mais auquel les Congolais, ayant connu le *beau Matonge*, ne croient guère.

L'histoire de ce quartier reste à faire dans la restitution des processus de mobilité qui ont sous-tendu cet investissement territorial inédit. Car si à terme, Matonge est condamné, comme le dit la rumeur, c'est peut-être en raison du faible investissement des premiers Congolais dans l'immobilier. Matonge s'est constitué dans des dynamiques de circulation et non d'installation. Pourquoi ? Parce que jusqu'à la fin des années '80, les Congolais n'avaient jamais imaginé résider de façon durable en Europe.

Pour en savoir plus ...

- ◇ BRAECKMAN C., *Le dinosaure*, Éd. Fayard, 1992.
- ◇ GANDOULOU J.D., *Entre Paris et Bas Congo*, Éd. Centre Georges Pompidou, 1984.
- ◇ JEWSIEWICKI B., *Mami Wata, la peinture urbaine au Congo*, Éd. Gallimard, 2003.
- ◇ MARTINIELLO M. et KAGNE B., *L'immigration subsaharienne en Belgique*, *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1721, 2002.
- ◇ KAGNE B., "Africains de Belgique, de l'indigène à l'immigré", dans *Hommes & Migrations*, 1228, novembre-décembre 2000, p. 62.
- ◇ LUSANSA N., "Y a-t-il des immigrés Zaïrois en Belgique ? ", dans *Agenda culturel*, 112, mars 1993, p. 4-7.
- ◇ MORELLI A. (dir.), *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours*, Bruxelles, EVO Histoire, CBAI, 1992.

